

Libération.fr: “‘The Shell’, patchwork in progress’, by Eric Loret, January 21st, 2015

«The Shell», patchwork in progress

ERIC LORET 21 JANVIER 2015 À 17:16



«Ingrid II», 2013, de Richard Phillips. (Photo Courtesy de l'artiste et galerie Almine Rech.)

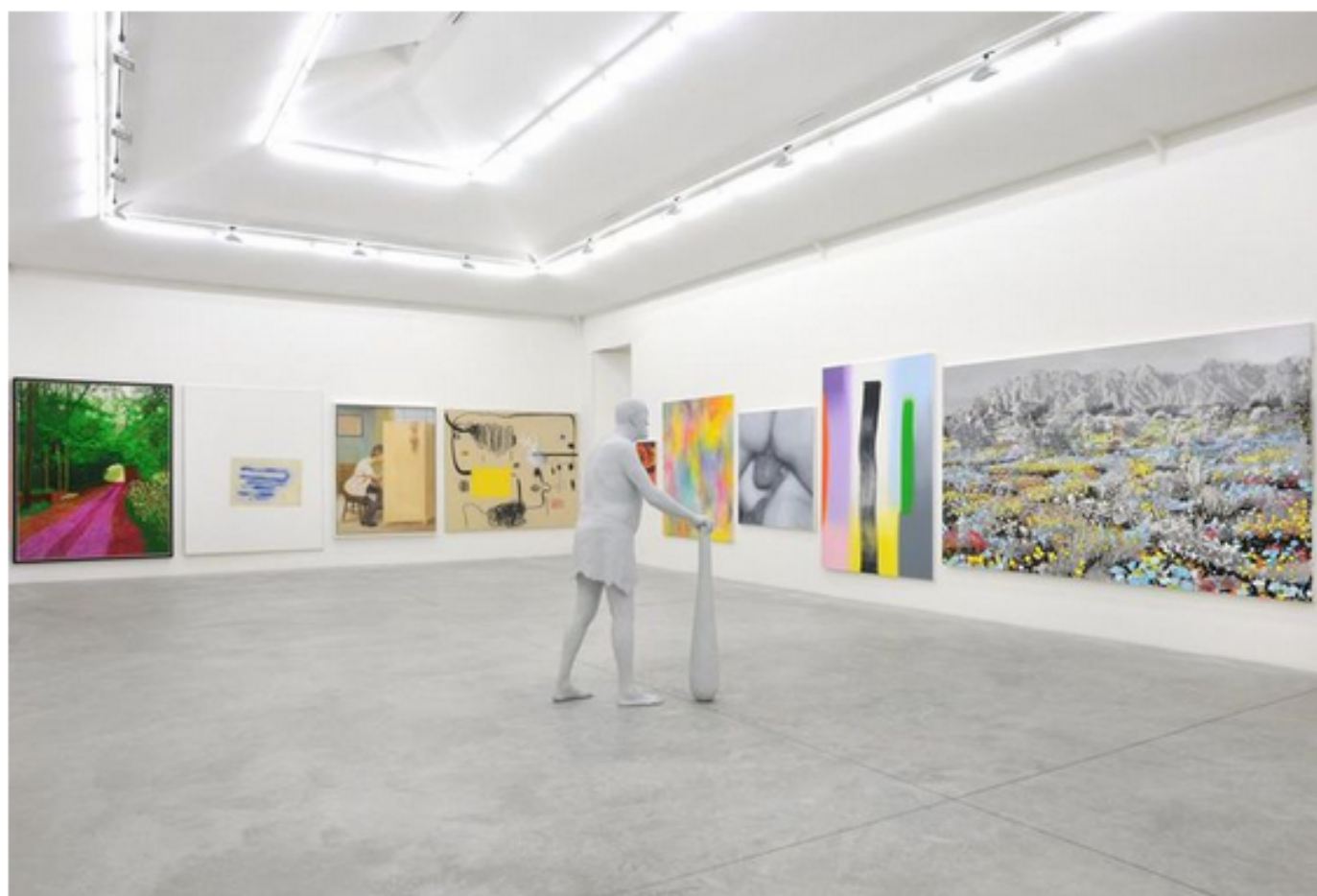
ARTS Le commissaire et critique Eric Troncy propose un «panorama» de toiles figuratives récentes à Paris.

Il l'a fait. Donner bonne mine (on cherche l'équivalent français de «*make look good*», on ne trouve pas) à Bernard Buffet et Julian Schnabel, deux des artistes les plus dévalués de l'histoire de la peinture. Dévalués, c'est-à-dire supposément d'abord surévalués. Ou comment passer du statut de nouveauté à celui de croûtassee et vice-versa, vanitas vanitatum, etc. «Il», c'est Eric Troncy, célèbre commissaire et critique d'art, co-directeur du Consortium de Dijon (Côte-d'Or), dans le troisième volet d'une série d'expos entreprise en 2011. Le retour de manivelle n'est qu'un des effets secondaires de cette installation, cependant, pas son but.

Fragilité. «The Shell (Landscapes, Portraits & Shapes), a show by Eric Troncy», c'est son titre, est constituée de trois salles alignant des tableaux généralement d'assez grand format, majoritairement datés des années 2011-2014, à quelques exceptions près : on trouve ainsi trois Schnabel de 1988-1990, un Buffet de 1997 représentant des *Brigands*, deux John Currin (1997 et 2007), un Christopher Wool (2007). Parfois, un même peintre est confronté à son passé, tel Alex Katz avec *Three Cows*, de 1981, contre deux toiles récentes. Au milieu de la plus grande salle trône le *Giant* de Katarina Fritsch (2007), statue à tête de PDG en pagne Cro-Magnon armé d'une massue, peut-être prêt à réduire tous ces tableaux en bouillie.

Car l'impression laissée par cet assemblage «à 360°» est à la fois celui de la coquille (*shell*), circularité protectrice, mais aussi de la fragilité, du creux toujours possible. Entre ces deux sensations opposées, il appartient à chaque visiteur de régler les intensités, de se laisser parcourir par des couleurs, des formes, des figures, des thématiques, de s'arrêter par exemple devant les images réalisées par David Hockney sur iPad (des paysages idylliques de vieux maître, entre Poussin et Manet), devant la dérangée et minuscule *Francy Pretty Farm - the Happy Cows Grazing by the Fountain* (2012), de Karen Kilimnik, avec ses «r» en trop, ou de ne regarder l'ensemble que de loin, guettant les éclairages et les contaminations suggérées ou non par Troncy.

Vue de l'exposition à la galerie Almine Rech.



On peut ainsi presque naturellement rapprocher les deux globes abstraits de Joe Bradley (qui font comme deux seins d'une Vénus paléolithique) des deux têtes de femmes tournées vers un soleil au fond d'une route, tableau juste à côté, de Brian Calvin - *The Low Road (God Out West)*, 2006. Lequel soleil se retrouve, cette fois encadré de deux palmiers, un peu plus loin, dans une image d'Alex Israel et Josh Smith, tandis que la route basse du Calvin fait écho à celle de *The Arrival of Spring in Woldgate, East Yorkshire in 2011, 31 May, N° 1, 2011*, de Hockney. Le rose et le mauve de celle-ci correspondent à ceux des étranges fleurs et arbustes matissiens de John McAllister, etc.

Dans son texte de présentation, Eric Troncy se réfère à l'absence de hiérarchie des Tumblr et autres lieux d'exposition 2.0, mais aussi aux «panoramas» du XIX^e siècle, «*imposantes constructions en forme de rotondes dont l'intérieur était peint d'un trompe-l'œil continu qui racontait un moment d'histoire*». Ici, l'apparent disparate des tableaux ne forme pas une narration mais une route, et «*chacun raconte un moment de ce panorama, un souvenir de cette route*».

Intoxication. C'est donc au cœur de la mémoire d'Eric Troncy que nous sommes convoqués et cela marche tellement bien qu'on finit, pourvu qu'on reste assez longtemps immergé dans ce panorama, par atteindre une sorte d'intoxication hallucinatoire où tout se répond : couilles (Betty Tompkins) et globes oculaires (Richard Phillips), paravents (John Currin) et quadrilatères abstraits (Erik Lindman), regards bovins (Alex Katz) et imaginaire moderniste chez Disney (revu par Bertrand Lavier).

Il y a également un sentiment souterrain qui se crée en quelque sorte par absence, puisque, si l'on prend la liste des œuvres accrochées (mais on n'est pas obligé), on note deux Ida Tursic et Wilfried Mille dans le lot.

Connaissant les thèmes de prédilection du duo, on cherche donc du porno avec glacié de foutre, mais on ne croise dans le genre que les *Fuck Paintings* de Tompkins. Fausse route : les Tursic et Mille sont deux paysages «avec couleur» ajoutée. On a ôté le nu, il ne reste que le fond, une fausse nature dénoncée, couverte d'épaisse peinture.

Promenade accélérée, attention esthétique passée à la centrifugeuse, «The Shell (Landscapes, Portraits & Shapes), a show by Eric Troncy» est une sorte de syndrome de Stendhal savamment orchestré. La perception du visiteur y turbine à plein, aucune toile n'y est seule. C'est comme si regarder une figure singulièrement n'était plus possible, comme si ce qu'elle représentait ou le geste qu'elle matérialisait la dépassait complètement, ne prenait consistance que dans la comparaison, d'un pays et d'une génération à l'autre, dans le collectif.

Eric LORET

The Shell (Landscapes, Portraits & Shapes) a show by Éric Troncy
Galerie Almine Rech, 64, rue de Turenne, 75003. Jusqu'au 14 février. Rens.
: www.alminerech.com